

LE PORTRAIT

# Mohammed Bendriss Maraudeur au grand cœur

Mohammed Bendriss a presque toujours été au contact des migrants. Comme patron d'un cybercafé, d'abord, puis au guichet des demandeurs d'asile, et enfin dans les maraudes...

BIO EXPRESS

- **1962** : Naissance à Oujda (Maroc)
- **2002-2003** : Travaille à Valenciennes et à Lille
- **2006** : Emménage à Calais
- **2008-2011** : Fonde un taxiphone à proximité de l'église Notre Dame, et rencontre une clientèle de migrants de passage
- **2014-2015** : Travaille pour l'association Audasse à l'accueil pour les demandeurs d'asile
- **Début 2016** : Effectue des maraudes dans l'ancienne lande pour informer les migrants sur les départs en bus pour les CAO, au sein de l'association SOS
- **Courant 2016** : Continue les maraudes à Calais auprès des migrants, de nouveau pour Audasse
- **Septembre 2017** : Reçoit la médaille de bronze de la sécurité intérieure pour ses services pendant les maraudes

Devant sa tasse de café, Mohammed Bendriss soupèse chacun de ses mots et s'inquiète de voir tout ce qu'il dit être pris en note. « Ah non, ne marquez pas ça, après ça va faire des histoires... » Alors que l'État et les associations humanitaires s'écharpent sur la gestion de l'après-démantèlement, Mohammed fuit comme la peste tout ce qui ressemble à un jugement politique.

L'APPEL AU PAYS

Il n'y a pas trace chez lui de ce cynisme désabusé de ceux qui ont vu trop de démantèlements « définitifs », ni de lyrisme sur les frontières qui étranglent. Il faut dire qu'il n'a jamais vu les migrants comme des martyrs ou des délinquants : pour lui, au début, c'étaient tout simplement des clients...

« Certains passaient de longs coups de fil, d'autres appelaient juste pour transmettre un numéro de téléphone portable »

Pour lui, tout commence alors qu'il travaille dans un taxiphone à Lille, porte des Postes. À l'époque, c'est l'ancêtre du cybercafé : on y vient pour passer un coup de fil ou grap-



Mohammed Bendriss, lors du démantèlement de la jungle.

piller quelques minutes sur internet, avant que les progrès de la téléphonie mobile ne portent un coup presque fatal à cette activité... sauf pour une clientèle d'immigrés fauchés. En 2006, il quitte Lille pour Calais, pour suivre sa femme. « Il n'y avait pas grand chose à faire, il fallait que je trouve quelque chose... »

À force de voir les migrants passer du côté de l'église Notre-Dame pour se rendre aux distributions de nourriture sur le port, il y voit une opportunité. « Avec l'expérience que j'avais à Lille, je me suis dit que je pouvais ouvrir mon propre taxiphone, en essayant de cibler un peu cette clientèle, les étrangers de passage. » À l'époque, se souvient-il, il s'agissait surtout d'hommes mûrs, par petit groupes.

« Certains passaient de longs coups de fil, d'autres appelaient juste pour transmettre un numéro de téléphone portable. Le mieux pour eux, c'était internet, vu que c'était facturé à l'heure... »

Et puis, peu à peu, des liens se créent entre lui et ces habitués. « Avec eux, ce n'était pas bonjour-au revoir. Ils parlaient, parlaient, parlaient... Les Afghans en anglais, farsi, pachtoune les Érythréens et les Soudanais en arabe. » Son regard change un peu, et le commerçant a quelques gestes désintéressés : « Quand il neigeait et qu'il y en avait un qui rentrait pour aller sur internet avec ses quatre copains, je n'allais pas dire aux copains de sortir... Bref, à force de les connaître, eux et leurs histoires, je m'y suis intéressé un

peu plus... » En 2011, il renonce à poursuivre l'aventure et vend son taxi-phoné.

AU GUICHET DES DEMANDEURS D'ASILE

Et c'est là que par hasard, il se rend compte que son expérience est recherchée par une association sous contrat de l'État, Audasse. « Ils cherchaient un agent d'accueil pour travailler à la plate-forme d'accueil pour les demandeurs d'asile (Pada). Ça m'a intéressé... » Ce travail statique l'occupera un peu plus d'un an, jusqu'à la fin de la convention entre l'État et Audasse. Il part alors chez une autre association, SOS, chargée de faire des maraudes d'information dans la Lande. « On devait aller vers les migrants et leur expliquer qu'il y avait des

départs de bus vers les CAO. » Pendant des mois, il a arpenté le bidonville, partagé le thé, tenté de convaincre. « Chacun a sa propre façon de travailler. Moi, je prenais la température : comment ça va, qu'est ce que tu fais, depuis combien de temps tu es à Calais ? »

« Parfois, il y en a un qui dit qu'il va réfléchir, je le recroise de temps à autre et un beau jour il est prêt à prendre le bus... »

Depuis l'époque de son taxiphone, il est habitué à entendre ces hommes rêver de l'eldorado anglais. « Je leur demande pourquoi, c'est toujours un peu la même histoire : la langue et la famille sur place, surtout. Le seul fait de savoir qu'ils auront quelqu'un pour les héberger, là-bas... » Pas question de combattre frontalement cette idée, explique-t-il : mieux vaut semer l'idée, et parier sur le fait que les conditions de vie, l'ennui et la lassitude feront effet : « Je leur demandais s'ils pensaient que c'était facile, de passer en Angleterre. Je leur disais qu'en CAO, ils auraient le temps de réfléchir, qu'il y a des agents pour les aider dans leurs démarches... Parfois, il y en a un qui dit qu'il va réfléchir, je le recroise de temps à autre et un beau jour il est prêt à prendre le bus... »

LA FIN D'UNE ÈRE

On essaye une dernière fois de le faire parler de ce qui l'a le plus marqué, de ce qu'il pense de tout ça... Toujours le nez dans son café, il insiste sur l'importance d'être diplomate et humain. Puis il concède que le jeune âge de certains réfugiés l'a marqué : « Quand je croise des mineurs de 14 ans, qui ont l'âge d'être mon fils, et qui refusent d'aller chez France terre d'asile, car leur but restait de rejoindre l'Angleterre. »

Et puis, il y a la fin de la Lande, qui n'a pas été la fin des migrants, mais bien celle d'une époque : « Pour eux, c'était le moment le plus difficile, quand ils ont compris que c'était vraiment fini. Ça a rompu le lien social qu'ils y avaient construit. J'y suis repassé, sur la Lande. La nature a repris ses droits, et ça fait tout drôle, on dirait que la Lande a rétréci ! Pourtant, il y avait des milliers de gens qui vivaient là... » ■

EDOUARD ODIÈVRE